

lundi 17 octobre 2005

Le Monde

LUNDI 17 OCTOBRE

22.45 Arte Les Deux Vies d'Eva

Esther Hoffenberg a creusé le passé pour comprendre la souffrance infinie de sa mère

EN 1978, Esther Hoffenberg, jusque-là productrice, travaille à son premier film documentaire. Sa mère, Eva, souffre de graves crises psychologiques, et Esther décide de l'enregistrer, troublée toutefois par ce flot de paroles « *après tant de silence* ».

Elle va conserver longtemps leur dialogue, des photographies et des notes prises au même moment. Ce n'est qu'à la mort d'Eva, en mars 2001, qu'elle décide de faire un film. Mais elle n'a pas assez d'éléments, ce qui la pousse à effectuer un voyage en Pologne, le pays d'origine de ses parents, interroger des membres de sa famille et des amies d'école de sa mère, relire des lettres, refeuilleter des albums photos.

Elle sait que la famille d'Eva était allemande, « *des citoyens polonais de nationalité allemande* », qu'Eva s'est convertie au judaïsme par amour, après son mariage avec un juif polonais, Sam Hoffenberg, et qu'elle a voué sa vie à sa famille. Vraiment peu de chose. Elle sait encore que le frère de sa mère a été porté disparu à Stalingrad et que, après la mort de sa sœur dans un accident, elle est restée la seule survivante. Pourtant, Esther n'a jamais connu son grand-père, qui est

resté dans leur ville, à Sosnowiec, en 1945, envoyant sa femme Gisela, et la seule fille qui lui restait, Eva, à Göttingen, en Allemagne. Eva part pour Paris avec Sam, Gisela la rejoindra plus tard. Il ne les reverra plus.

Esther utilise les bustes sculptés par cette grand-mère pour structurer son film, et la voix de sa mère comme un fil ténu. Ce n'est qu'après avoir révélé la vérité qui était au bout du chemin que ces visages juxtaposés vont prendre toute leur valeur explicative. Le testament du grand-père retrouvé dans les archives de Sosnowiec donne la clef la plus choquante de ces secrets de famille, la raison d'être du film.

Attachée à comprendre cette mère qui lui a échappé, d'abord par la maladie puis par la mort, Esther ne fait qu'effleurer la tragédie paternelle, le temps simplement d'évoquer sa propre sœur, Adélie, morte à 34 ans, d'un cancer.

Le film échappe ainsi à la banalité du mal chère à Hannah Arendt pour prendre une dimension plus personnelle, plus fragile, mais grave et bouleversante, celle de la souffrance infinie d'Eva.

Martine Silber